

Copier et contrefaire à la Renaissance. Faux et usage de faux. Actes du colloque organisé par R.H.R. et la S.F.D.E.S. les 29, 30 et 31 octobre 2009 à l'Université de Paris 1-Panthéon Sorbonne. Publiés sous la direction de PASCALE MOUNIER et COLETTE NATIVEL. Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences sur le XVI^e siècle » n° 2, 2014. Un vol. de 492 p.

Le principe du volume, rappelé par l'introduction concise et suggestive de Pascale Mounier, est d'envisager la contrefaçon de manière ouverte, et non pas seulement à partir du discours des victimes (que celles-ci soient auteurs, peintres ou marchands). C'est bien l'idée d'une contrefaçon productive qui anime le propos de ce colloque, d'une contrefaçon qui peut constituer l'aiguillon de l'innovation face à une production qui peine souvent à satisfaire complètement la demande ; bref d'une contrefaçon qui force à s'interroger sur les notions d'original et de copie, d'imitation et d'authenticité – l'idée est bien à contre-courant des discours modernes de criminalisation systématique de la contrefaçon et de son assimilation abusive au vol, comme le rappelle malicieusement Laurent Pfister (p. 19).

Dans cette perspective, il est agréable de lire des actes de colloque qui ne se résument pas à la somme des communications, mais démontrent en leur sein un véritable effort problématique : le volume s'ouvre ainsi par une trentaine de pages rédigées par six spécialistes des disciplines abordées (histoire du droit, des sciences et de la religion, de la littérature, de l'économie, du livre, et de l'art) qui posent les jalons de la réflexion générale sur la contrefaçon tout en annonçant les sujets des communications que renferme l'ouvrage. Ce premier moment réflexif est prolongé par l'étude onomasiologique des désignations de la *copie* à laquelle se livre Pascale Mounier ; celle-ci aboutit à l'idée d'un partage relativement net (à l'exception du verbe *contrefaire*) entre les termes réservés à la copie licite (fidèle ou non) et illicite. Des orientations bibliographiques pour chacune des disciplines envisagées suivent cette première partie du volume.

Le champ juridique, outre la contribution liminaire de Laurent Pfister, se réduit à la seule intervention d'Éliane Viennot qui constitue l'étude passionnante d'un cas de faux (la fameuse « loi salique ») et du regard que portent sur la supercherie les hommes et les femmes de la seconde moitié du XVI^e siècle. Il est dommage que les éditrices du volume n'aient pas pu enrichir cet aspect, par exemple en sollicitant un-e chercheur-se pour s'occuper du cas de la Donation de Constantin, dont le procès pour mystification constitue l'un des plus célèbres faits d'armes de l'humanisme naissant.

Les domaines envisagés ensuite sont traités plus équitablement. Si science et religion ont été regroupées sous un même chapitre, l'article consacré aux cas de possession au début du XVII^e siècle en justifie le principe. Sophie Houdard y montre comment le doute qui plane sur d'éventuelles simulations de possession entraîne l'affrontement des religieux et des médecins, au bénéfice des derniers, seuls à même de faire la part du naturel et du surnaturel. Il revient à Évelyne Berriot-Salvadore d'examiner les différentes facettes de la contrefaçon dans le champ de la médecine, de l'imitation de la nature à laquelle le médecin doit s'appliquer pour remplacer un organe qui a perdu sa fonctionnalité, à la mise en scène par des apothicaires peu scrupuleux de subterfuges propres à duper leurs patients. Didier Kahn montre quant à lui combien l'alchimie a toujours constitué le terreau favorable à la falsification et la contrefaçon en étudiant les vicissitudes de la réception en France de Paracelse à travers l'œuvre de traduction (en latin) de Gérard Dorn, encouragée par François de Valois. Enfin, Myriam Marrache-Gouraud évoque le cas intéressant des cabinets de curiosité et la place qu'y occupent les faux (notamment d'imaginaires basilics obtenus à partir de raies déformées). Le faux peut à la fois être dénoncé comme imposture, ou exhibé comme l'œuvre insolite d'un habile artisan rivalisant avec les fantaisies de la nature.

Pour le domaine littéraire, c'est André Tournon qui ouvre le dossier en affrontant directement la question du statut du faux à partir du cas emblématique du *Cinquième livre*, faux éditorial paradoxalement constitué de textes authentiques (mais vraisemblablement rejetés par Rabelais). La réflexion est là encore l'occasion de repenser la valeur de ces contrefaçons au-delà des habituelles oppositions binaires. À travers l'étude de deux personnalités que l'on sait liées (Dolet et Des Périers), Jean-François Vallée tente ensuite d'opposer le contrefacteur (Dolet le plagiaire, celui qui commet des contrefaçons) au contrefaiseur (Des Périers l'imitateur, qui imite les discours des autres dans son *Cymbalum mundi*). C'est à une supercherie longtemps reprochée à Jean de Nostredame, ses *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux* (1575), que s'attache enfin Michel Jourde. L'auteur choisit de montrer comment deux des types de falsification de Nostredame (l'insistance sur les conditions d'existence matérielles des troubadours et la forte présence des femmes parmi les figures imaginaires) font entendre l'écho de mutations sociales et culturelles propres au XVI^e siècle : le changement de statut des poètes, et l'éclosion de nombreuses signatures féminines. Le va-et-vient permanent entre le présent implicite et le passé provençal mythifié fait ainsi de la mystification nostradamienne une suggestive contrefaçon.

Le domaine économique est balayé par quatre contributions consacrées aux verriers vénitiens, aux drapiers allemands, aux monnaies antiques, ou encore au commerce des fruits et légumes. En étudiant le cas des verriers et des drapiers, Corinne Maitte et Christof Jeggle montrent à tour de rôle la complexité du marché de la contrefaçon : les productions manufacturées répondant à un certain standard ne sont pas forcément protégées par une marque, les contrefaçons se proclament parfois comme telles (verres « à la façon de Venise »), et la fraude peut venir des producteurs « autorisés » (qui transigent discrètement avec la qualité des matières premières) comme de contrefacteurs qui imitent jusqu'à la marque. Le cas des monnaies étudié par François de Callataÿ diffère quelque peu puisqu'il s'agit ici de pièces de collection, dont la vogue inédite au XVI^e siècle a grandement encouragé la contrefaçon (fabrication de faux) mais aussi l'imitation (invention de monnaies à l'antique pour collectionneurs érudits, que seuls les siècles postérieurs prendront pour des faux). C'est enfin à travers l'analyse approfondie d'un tableau de Louise Moillon datant de 1630, *La marchande de fruits et légumes*, que Florent Quellier aborde le problème de la fraude dans le commerce de menues denrées en montrant comment le tableau met en scène les comportements contrastés de la vendeuse potentiellement malhonnête et de la cliente distinguée qui ne s'en laisse pas conter.

L'histoire du livre, détachée ici un peu artificiellement du champ littéraire, est représentée par trois articles. La contribution de Daniel Maira étudie l'édition des *Amours* publiée par la veuve de Maurice de La Porte à la date de 1553, dont il existe une copie fidèle jusqu'à l'achèvement d'imprimer, mais d'une composition typographique entièrement différente. Au moyen d'une analyse des filigranes et du matériel typographique, Daniel Maira en situe la publication en 1555 et justifie la dissimulation de la réédition par l'idée que les lecteurs de 1555 pouvaient désirer posséder un exemplaire de l'édition originale (épuisée) qui était déjà devenue une sorte de classique. Raphaële Mouren évoque ensuite le cas des éditions latines des œuvres de Cicéron qui constituent alors un marché très concurrentiel : elle montre comment les fières déclarations des titres qui vantent la révision de tel ou tel grand humaniste ne sont bien souvent que des trompe-l'œil, et que l'inflation de la pratique donne lieu dans la seconde moitié du siècle à des éditions qui prétendent livrer les annotations de dizaines des plus célèbres glossateurs, quand la réalité est souvent beaucoup plus modeste. William Kemp, enfin, explore une fascinante série d'ouvrages parus anonymement à Lyon dans les années 1530-1540, et reconnaissables par la présence de deux marques, dites « de Dédale » et « d'Orion », et rattachées à l'exercice de Denis de Harsy. L'auteur propose plusieurs

hypothèses pour expliquer les raisons du caractère subreptice de ces éditions soignées et souvent innovantes qui constituent la plupart du temps des copies d'éditions originales.

Trois articles abordent ensuite le domaine de l'histoire de l'art. À partir de l'étude de plusieurs cas (quelques anecdotes récurrentes des vies d'artistes, les mauvaises imitations de Bosch, un cahier de dessins utilisé comme répertoire de figures et de paysages, une série de tableaux représentant les massacres du Triumvirat réalisés en France vers 1550), Valérie Auclair montre la complexité de la notion de faux et de contrefaçon en art, entre la tromperie sur les matériaux, les copies d'atelier, les productions en série et la « copie d'invention ». L'article d'Ilaria Andreoli illustre cette même complexité à travers l'exemple richement développé d'Albrecht Dürer. Il montre ainsi comment Dürer, conscient des nouvelles possibilités offertes par l'imprimerie, a bâti sa renommée et son succès avant tout sur la gravure, et tenté de protéger son travail par l'utilisation de son monogramme : l'évocation des procès intentés par l'artiste pour punir les contrefacteurs du monogramme (mais pas ceux qui se contentent de copier au plus près la composition de ses gravures sans reproduire la signature) montre à nouveau les ambiguïtés de la notion de contrefaçon en art. En s'intéressant aux très nombreuses copies de la *Cène* de Léonard de Vinci, Laure Fagnart referme le chapitre de l'histoire de l'art en soulignant à nouveau toute l'originalité paradoxale à laquelle peuvent parfois prétendre les copies d'une célèbre composition, commandées par certains des plus importants collectionneurs du temps.

Le volume se clôt par deux études de cas. Alors que Renato Saggiori évoque le marché de l'autographe et les nombreux faux qui y circulent (et signale son projet de mettre à disposition du public une base de données électronique de centaines de milliers d'autographes), Dominique Varry remet sur le métier l'examen des exemplaires conservés de l'*editio princeps* des *Euvres* de Louise Labé et montre que l'état A1 de cette première édition (différent seulement par les quatre premiers feuillets du livre, et conservé par le seul exemplaire de la Bibliothèque municipale de Lyon) est en fait un « gillotage », soit une manipulation tardive destinée à rendre complet un exemplaire incomplet : les feuillets manquants ont en effet été réimprimés sur un papier du XVIII^e siècle, avec un matériel typographique de la même époque, comme le montre l'examen matériel des feuillets incriminés (filigrane, caractères, lettrine, bandeau, cul-de-lampe).

Les résumés qui précèdent ne donnent qu'une idée imparfaite de la richesse des contributions. L'éparpillement qui constitue l'écueil habituel des colloques est ici généralement évité en raison d'une importante préparation en amont (une journée d'étude avait précédé le colloque proprement dit). Certes, la pluridisciplinarité revendiquée rend parfois les perspectives adoptées trop différentes pour se compléter véritablement : difficile, par exemple, de faire entrer en résonance un texte sur la simulation de la possession au XVII^e et un article sur l'histoire des contrefaçons lyonnaises au début du XVI^e siècle. Néanmoins, la riche introduction illustre le soin pris par les éditrices du volume pour organiser et problématiser le propos collectif. Regrettons seulement un certain manque de fini éditorial, les textes publiés ayant manifestement manqué d'une relecture minutieuse (certains d'entre eux sont particulièrement fautifs), négligence qui ne retire rien toutefois au plaisir que procure la lecture des contributions réunies.

GUILLAUME BERTHON